

L'ELECTION DU MARECHAL A L'ACADEMIE. — LE "SULTAN ROUGE" EST MORT

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.646. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON.

Mardi
12
FEVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

AU 3^e CONSEIL DE GUERRE : LES DEUX FRÈRES EN PRÉSENCE



UN ASPECT D'ENSEMBLE DE LA SEPTIÈME AUDIENCE FIXÉ PENDANT LA DÉPOSITION DE MONSIGNOR BOLO

1. Commandant Petot; 2. Colonel Voyer, président; 3. Capitaine Fany; 4. Lieutenant Choulot; 5. Adjudant Gervaise; 6. Adjudant Rivière; 7. Capitaine Thibault, greffier; 8. Sergent Boiget, huissier-audencier; 9. Paul Bolo; 10. Porchère; 11. M^e Albert Salle; 12. M^e Marcel Héraud; 13. M^e Philouze; 14. Monsignor Bolo, frère de l'accusé.



LE DEBUT DE LA DÉPOSITION DE MONSIGNOR BOLO. — LE PRÊTRE, SANS REGARDER SON FRÈRE, EXPOSE L'ÉTAT DE SES RELATIONS AVEC CELUI-CI
"Nul ne s'est montré plus sévère que moi. Il est venu chez lui des financiers, des ministres, des souverains. Moi, je n'ai jamais franchi le seuil de sa maison."



EN PLEINE PLAIDOIRIE. — MONSIGNOR BOLO PRÉSENTE A PRÉSENT LA DÉFENSE DE SON FRÈRE ET ATTAQUE L'ACCUSATION

"Je ne suspecte pas le patriotisme de l'accusation, mais je me demande si nous ne faisons pas ici le jeu de la perfidie et de la haine allemandes."

La septième audience commence par une pluie de démentis; nous assistons ensuite à un nouveau défilé de témoins : le capitaine Gounouilhou, directeur de la "Petite Gironde", et M. Jean Hennessy, député de la Charente. Nous entendons parler politique et objets

d'art par M. Henri Cain, peintre et librettiste. Mais la déposition sensationnelle appartient à Monsignor Bolo, protonotaire apostolique. Ce n'est pas en frère qu'il a voulu parler, ce n'est pas en prêtre non plus : c'est en avocat qu'il a discuté l'accusation.

LA PAIX DU PAIN

C'EST LE NOM QUE L'ON DONNE
A LA PAIX AVEC L'UKRAINE

Le général ukrainien S. de
Woyna-Pantchenko nous
dit ce qu'il en pense.

Rares sont à Paris les hommes susceptibles de nous renseigner sur les événements russes dont la soudaineté nous stupéfie, car, il faut l'avouer, nous ignorons et avons toujours trop ignoré en France un pays qui nous occasionne tant de surprises.

Le général S. de Woyna-Pantchenko est un de ceux avec lesquels on peut le plus utilement causer. Originaire de ce pays d'Ukraine, de ce grenier européen dont les empires centraux attendent un ravitaillement urgent, il a fait partie de l'offensive Broussiloff, après laquelle il fut envoyé en France comme délégué au quartier général interallié. Le général Pantchenko jouit de cette particularité bizarre d'avoir été nommé général à 38 ans par le tsar et d'avoir vu sa nomination insérée au premier bulletin officiel de la République russe.

Dès que je lui eus demandé son opinion sur le traité de paix ukrainien dont nous possédons maintenant le texte, le général me dit, sur ce ton calme et lent qui indique l'homme de réflexion :

« Un traité avec qui ? L'Ukraine actuellement ne possède pas plus de gouvernement établi qu'elle n'a de frontières réelles et d'armée autochtone. Si d'ailleurs le gouvernement républicain avait conservé le recrutement régional, l'armée ukrainienne se serait maintenue à peu près intacte et cette comédie pacifique eût été impossible. »

« Je dis comédie, car ce que les centraux



GÉNÉRAL DE WOYNA-PANTCHENKO

ont cherché surtout dans cette transaction apparente, c'est un effet moral, un encouragement pour leurs nationaux affamés qui voient déjà affluer chez eux les richesses de ce sol producteur.

N'est-ce pas, demandai-je, quelques raisons d'espérer un ravitaillement possible... les blés d'Odessa, les houilles et les fers du Donetz ?

Le général ne me laissa pas continuer. « Si vous connaissiez le pays dont vous parlez, me dit-il, vous comprendriez quelle part d'illusion il y a dans cet espoir. Il existe, en effet, une différence considérable entre la mentalité du peuple petit-russien et celle des Russes du Nord. Chez nous, le mir n'existe pas, le paysan est réellement propriétaire de la terre féconde qu'il cultive ; c'est vous dire que les utopies maximalistes ne peuvent pas se répandre en Ukraine comme dans les régions moins favorisées du nord. »

Possible, dis-je, mais les Allemands achèteront ce qu'ils ne pourront pas prendre. — Ils achèteront quoi ? Depuis trois ans la culture va en décroissant de façon formidable. On travaillait chez nous avec des machines : ces machines n'ont pu être renouvelées, les bouts ont été réquisitionnés et la main-d'œuvre a manqué. Dans ces conditions, il est à prévoir que les surfaces cultivées doivent être fort réduites. Quant au bassin houiller du Donetz, il faudrait pour exploiter les mines refaire les boisages détruits, et il n'y a pas de bois dans cette région. En amener avec quoi ? Il n'y a plus de wagons et les wagons autrichiens ne sont pas à la voie des chemins de fer russes. »

Tout cela, vous le voyez, n'indique pas un ravitaillement très prochain pour les centraux. Evidemment, les organisateurs que sont les Allemands vont s'occuper de mettre eux-mêmes les terres en valeur. J'ai eu l'occasion de me rendre compte qu'ils ne perdent jamais une minute. Les terrains qu'ils avaient occupés en 1914 en Volhynie, et que nous avons repris lors de l'offensive Broussiloff, étaient complètement cultivés par eux. »

Nous avons eu la satisfaction d'en recueillir les récoltes. Mais si les centraux doivent attendre, pour être ravitaillés, les fruits de leurs propres travaux en Ukraine, ce sera un peu long, et les peuples comptent sur des résultats immédiats. On les leurre avec cette perspective, et c'est, je l'avoue, ce que je vois pour le moment de plus clair dans la paix actuelle : un espoir nouveau et une désillusion prochaine. »

Tout en suivant sur les cartes qui ornent le cabinet de travail du général les frontières vagues de l'Ukraine, nous fûmes amenés à dire deux mots de la vaillante nation roumaine. — Elle, aussi, compte, me dit le général, et peut compter seulement sur le ravitaillement ukrainien, car elle est enserrée de tous côtés par des ennemis. »

« Je ne doute pas que mes compatriotes fassent tout ce qui leur sera possible pour secourir l'armée roumaine, mais sa situation est terrible... terrible. »

Sans vouloir insister davantage sur ce point douloureux, le général reprit : — L'indépendance de l'Ukraine, de la Pologne, de la Finlande, l'émiettement de la Grande Russie, mais c'est le plan de 1888, le plan de Bismarck, que les Allemands tentent de réaliser. »

« Il ne faut pas qu'ils y arrivent : le contrepoids de la masse russe est indispensable à l'équilibre européen. On n'y a pas assez songé en France. »

Telle fut la conclusion du général Pantchenko, qui, sans perdre un instant, se remit à taper sur sa machine à écrire. — JULES CHANCEL.

AU TROISIEME CONSEIL DE GUERRE

LES DEUX FRÈRES BOLO EN PRÉSENCE

Monsignor Bolo a présenté longuement et en détail
la défense de Paul Bolo. Il parla comme un frère,
comme un prêtre, mais fut surtout un avocat.

Quel que fût l'intérêt des dépositions de M. Hennessy, député, et du capitaine Marcel Gounouilhon, directeur de la Petite Girondine, on les écouta d'une oreille distraite, avec une condescendance impatiente. C'est qu'on attendait Mgr Bolo. A la fin de la précédente séance, celui-ci s'était montré simple et modeste, comme un pauvre curé provincial ; on savait qu'il devait parler longuement, et toutes les suppositions, dans cette assistance mobile, versatile, assez semblable à un public de théâtre, allaient leur train. Les uns disaient que le prélat avait puisé dans la prière ses principaux arguments ; d'autres affirmaient qu'il tonnerait contre les scandales du siècle ; on dénonçait par avance sa prédication sentimentale, son humble attitude évangélique. Disons-le bien net : tous les gens bien informés se trompèrent.

Dès que Monsignor Bolo s'avança vers la barre, d'un pas net, solide, on devina qu'un rude joueur venait d'entrer dans la bataille. Pourquoi nous avait-on parlé d'un prédicateur mondain ? On croyait ouïr quelque tendre disciple de Fénelon, et voilà que surgissait devant nous un plaideur solide, puissant, connaissant par cœur son dossier, et vraiment, sur la robe noire du prêtre, on cherchait en vain le rabat blanc de l'avocat. Car nous avons entendu une plaidoirie éloquent, courageuse, il faut l'avouer, et d'une incontestable habileté. Et quelle voix forte, quels gestes amples, accusateurs ! Monsignor Bolo est le vivant contraste de son frère : l'accusé montre une petite tête féline ; le prélat dresse un crâne rond et dur comme un caillou ; il a une face large de paysan. L'aventurier est astucieux et fin, lui est franc et bourru. Ce qui les apparente, c'est un même teint safrané et bilieux.

Monsignor Bolo n'a pas sorti de sa soutane une seule lettre, une seule note ; cependant il se souvient de tout : des textes, des dates, et, sur chaque pièce du procès, il argumente non sans force. L'ancien professeur de philosophie est un implacable logicien. Mais qui veut trop prouver risque d'aller contre ses intentions. Que cherche à démontrer le prêtre au conseil de guerre ? Selon lui, le uhlans Saddik pacha, le traître Pavenstedt, le banquier Hugo Schmidt ont voulu tour à tour perdre Bolo parce qu'il était un ami de la France. Voilà sa thèse. Mais, malheureusement, si tôt le plaidoyer fraternel terminé, on lit la longue déposition de Pavenstedt, qui contient des affirmations plus que troublantes. Les deux points de vue s'opposent avec une netteté singulière, terrible. M. Mornet hoche la tête, d'un air entendu. Demain, il nous dira ce qu'il pense... Il m'a semblé que Bolo promenait dans la salle des regards pitoyables, épouvantés.

Jean VIGNAUD

L'AUDIENCE

Une foule aussi dense qu'à la précédente audience. Auditoire élégant comme pour un sermon mondain. Curieuses et charmantes, deux artistes de la Comédie-Française — Melpomène et Thalie, murmure un galant bâtonnier — se dissimulent au dernier banc. Mais, on introduit Mgr Bolo et un grand silence plane. Le prélat s'avance vers la barre et dépose.

Mgr Bolo porte un longon d'or. Son profil est sévère et sa bouche fine. Le visage a le ton d'un ivoire ancien. Sa calvitie lui fait une longue loursure et développe un front hautement découpé. L'orateur procède selon la forme classique. Son discours est en trois points et a sa périphrase. Simple et sans ornement, il a des éclats d'éloquence, puis s'arrête net, afin d'en laisser la résonance dans l'esprit. Le geste de sa main droite, où brille l'anneau d'améthyste, est sobre et mesuré.

Bolo avocat de Bolo

Il défend son frère, mais demande qu'on l'entende comme s'il déposait sous serment. Engagé volontaire au début de la guerre, il dit son patriotisme ardent.

« Si je n'avais pas la certitude que mon frère est innocent, je serais dans un coin, dans le silence, à dévorer ma honte et ma colère. Mais je suis sûr qu'il est innocent. »

Et, dès lors, Mgr Bolo s'attache à prouver cette innocence, avec une argumentation serrée et une logique impeccable qu'explique sa qualité d'ancien professeur de philosophie.

Relevant les faits d'Amérique, l'orateur s'attaque à Pavenstedt, « dont l'histoire se



LE CAPITAINE-GREFFIER THIBAUT
lisant la déposition de Pavenstedt

superpose étrangement à celle de Saddik », avec son « contrat-fantôme » et les fameux télégrammes qui, dit-il, sont l'œuvre de Pavenstedt. Il les étudie l'un après l'autre et démontre, par le raisonnement, leur « anéantissement ». Puis, il passe aux télégrammes Hugo Schmidt, et c'est la même tactique logique. Et lorsqu'il s'écrit : « Hugo a menti », il y a, dans son accent, une grande force de persuasion. L'orateur a connu Panon et dit l'influence néfaste que celui-ci eut sur son frère Paul, alors au sortir de l'adolescence.

Il mit au point le prétendu enlèvement de Mme Panon, plus âgée que Bolo et plus astucieuse, et un mot de lui soulève les rires. Alors, se tournant vers le public et d'une voix retentissante :

« Je ne ris pas moi ! »

« Je ne ris pas, moi, quand je pense à la montagne de mensonges sous laquelle est écrasé mon frère ! »

L'orateur insinue que l'offre faite par Pavenstedt à Panon d'une situation en Amérique, « après le procès », « a une odeur de marché ».

Mgr Bolo croit à l'innocence de son frère comme il est convaincu de l'innocence de Ch. Humbert, car tous deux sont solidaires ; et il s'étonne de voir combien apparaît l'injustice de leur destin actuel. Le témoin commence alors le procès du rapport de l'expert Doyen, concernant la fortune de son frère. Il le fait en termes vifs, qu'il d'ailleurs négligerait aujourd'hui une réponse de M. Doyen. Mgr Bolo sera convoqué pour cette déposition imprévue. Puis il raconte les difficultés irrémédiables auxquelles il se heurta dans sa demande de passeport, pour aller en Espagne chercher une pièce indispensable au procès, ses lettres au président du Conseil laissées sans réponse, son insistance, sa ténacité, le silence qui leur fut opposé, ses lettres en Espagne, à des personnages qualifiés, à des amis ; lettres restées sans réponse et restées au « cabinet noir ». Enfin M. Clemenceau rendit au témoin une réponse négative pour trois raisons :

La première raison, c'est que Mgr Bolo est suspect ; la deuxième, c'est qu'il y a là-bas pour gagner du temps, et la troisième, c'est qu'il veut apporter des effets d'audience.

« Suspect ! Je suis suspect, messieurs ! J'ai passé deux ans sur les torpilles et les mines de l'Adriatique ! Pendant deux ans, j'ai dormi à côté d'un 195. Je suis tombé gravement malade en soignant les cholériques de Corfou. Pendant deux ans, j'ai fait mon devoir ; pendant deux ans, matin et soir, dans ma prière, j'ai offert mon âme à Dieu et ma vie pour la patrie, et je m'en-

tends dire par un homme qui accepte comme un oracle la parole du uhlans Saddik, de l'espion Pavenstedt et de l'espion Hugo Schmidt, arrêtés tous deux, je m'entends dire que, moi, je suis suspect ! Et alors les deux millions d'hommes qui sont à la frontière, qui reviennent écopés et mutilés, tout cela ne leur servira de rien, et à la première occasion un juge d'instruction pourra leur dire froidement : « Votre patriotisme est suspect ! »

La salle applaudit

Des applaudissements éclatent, que réprime aussitôt le colonel Voyer :

« Faites sortir les manifestants ! »

Mgr Bolo reprend :

« Je ne sais pas ce que c'est qu'un effet d'audience... »

LE COLONEL VOYER. — Vous venez de le voir.

L'orateur continue l'histoire de ses efforts infructueux auprès du président du Conseil. Puis :

« Je termine. Lorsque, à la fin de septembre 1917, mon frère était au Grand Hôtel, moribond, il m'a écrit un mot me disant : « Je crois que je vais mourir, ne viendras-tu pas me voir ? » Il y avait environ une trentaine d'années que je ne l'avais vu. Je vous avoue qu'en recevant ces lignes mon cœur a battu très fort. Je me suis trouvé en présence d'une situation angoissante. J'ai voulu tout de même m'assurer de la réalité de ce qui m'était écrit, et un ami est allé voir mon frère. J'ai reçu un télégramme me disant : « Péri de mort certain. » Je pris immédiatement le train. J'ai voyagé toute la nuit et suis arrivé le matin au Grand Hôtel. Mon émotion était très grande, messieurs. J'avais dix ans quand mon frère est né, j'ai été son parrain, et pendant toutes les années qui se sont écoulées entre dix et vingt ans, j'ai été en quelque sorte son petit père. Comme je vous l'ai dit, il était très intelligent, très sage, et je l'aimais beaucoup. Vous savez que, quand la mort approche, tous ces souvenirs d'enfance affluent vers le cerveau en tourbillons. Je suis entré dans sa chambre, et, lorsque je me suis penché sur son lit, il m'a pris dans ses bras, qui étaient assez défilés, et, en sanglotant, la première chose qu'il me dit : « Je ne suis pas un traître, je te le jure ! Je te le jure que je ne suis pas un traître ! » Eh bien ! messieurs, moi à qui on reproche d'être un peu dur, je vous avoue que j'ai aussi sangloté, et je sentais que mes larmes ne se mêlaient pas aux larmes d'un traître... »

Le commissaire du gouvernement se lève et ayant dit que jamais un magistrat du 3^e conseil de guerre n'a considéré le témoin comme suspect, il explique que le refus du passeport est logique et rationnel.

Après une suspension de quinze minutes, l'audience est reprise. Le conseil entend M. Coggia, préfet des Basses-Pyrénées. Puis Mlle Reynard, artiste lyrique, vient à la barre. Elle porte avec élégance un joli chapeau de satin et un renard jeté sur ses épaules. Elle a le profil de Mlle Spinelly. Ayant une première fois déposé qu'elle avait vu Bolo dans une loge, à la Gaité-Rochecouart, elle affirme, d'une voix claire et entêtée, qu'elle s'est trompée.

La déposition de Pavenstedt

Puis le capitaine Thibault, greffier, donne lecture d'une partie de la déposition Pavenstedt. Elle n'apporte aucun fait nouveau.

Enfin M. Henri Cain, auteur dramatique, témoin cité par Porchère, déclare qu'il ne connaît point Porchère, mais qu'il a connu Bolo et qu'il le conduisit à l'Élysée, où le président de la République les reçut. Bolo devait parler au président d'un rapprochement du gouvernement espagnol et de la presse française. Il parla encore du khédive et de Hearst. Et le président n'insista pas et se contenta de répondre qu'il répéterait les paroles de Bolo au président du Conseil.

Bolo, accompagné de M. Humbert, partait, peu après, pour l'Espagne. Et au sujet de la mission dont M. Humbert aurait été chargé auprès du roi et qu'il affirmait le lieutenant Mornet, le commissaire du gouvernement et les avocats de la défense se livrent, par-dessus la tête du témoin un peu dépayré, à un assaut rapide et courtis.

INTERIM.

CHEZ M^{me} DEBURAU

ELLE ASSISTAIT A LA PIÈCE QUI
MET EN SCÈNE SON MARI

Nous l'avons vue hier. Elle
nous dit ce qu'elle pense
de cette évocation.

Mme Deburau existe donc ?

Certes oui, et elle est très vivante. Je lui ai rendu visite hier. Elle n'est pas rebelle à l'interview ; elle est accueillante avec courtoisie, avec bienveillance, avec ce charme grave que les années ont mûri.

« Ah ! monsieur, me dit-elle, je suis bien heureuse d'avoir vu, grâce à M. Sacha Guity, revivre de façon aussi émouvante mon pauvre Charles Deburau, que je pleure de puis 1873, mon cher Charles, dont le jeune acteur Hiérônimus joue si bien le rôle au Vaudeville. »

Mme Deburau est, en effet, la femme du fils Deburau, qui succéda à son père, le célèbre mime, en 1847.

« C'était un homme charmant, un mari exquis, un père adorant ses deux enfants, continue-t-elle. Tenez : regardez comme il était beau ! »

Et elle me montre, dans le salon tout rempli des souvenirs de l'être qu'elle chérit à travers les années, la statuette en bronze, très ressemblante, due au sculpteur Paul Dubois et représentant Pierrot en pied. Au mur, c'est une photographie qui date de 1865 ; c'est un portrait en bronze d'après un moulage de la figure de Charles Deburau. A côté, dans un vieux bahut, ce sont les reliques de ce père et de ce fils qui ont exercé leur royaume dans le pays du silence et dont la figure enfantine a exprimé les passions de l'âme humaine sans le secours



M^{me} CHARLES DEBURAU

de la parole, par le simple pli de la lèvre, par le clignement de l'œil, par le prestige du geste.

Et Mme Deburau ajoute mélancoliquement :

« Maintenant, j'ai soixante-dix-huit ans, je vis retirée du monde, je n'existe plus que pour mes deux filles ; et toute ma sollicitude, toute ma vie va à mon petit-fils que j'adore, un lieutenant de tirailleurs algériens, le fils de mon gendre, M. Ries, président du tribunal civil de Nevers. Ah ! le bon et le bel enfant ! dit-elle ; il est décoré de la Légion d'honneur, il a obtenu la croix de guerre ; il a été blessé trois fois déjà. C'est un brave petit qui ne connaît que son devoir. Je suis fière de lui. Mais l'inquiétude de le savoir en danger me ronge, me tue. »

Puis, dans cette conversation où la veuve de Charles Deburau voltige mélancoliquement du présent au passé, les souvenirs se précipitent peu à peu.

« Je me suis mariée, dit-elle, avec Charles Deburau le 5 juillet 1857. Ah ! je me rappelle le temps de nos fiançailles. Charles, qui fut plus tard le mari exemplaire dont je vous ai parlé, avait eu une liaison. Oh ! je n'ai jamais été jalouse des aventures qu'il avait pu avoir avant notre mariage. Mais l'amie qui quittait pour m'épouser était une chanteuse célèbre, la fameuse Rosine Stolz, la créatrice de la Favorite, de la Reine de Chypre, de Charles VI. Rosine Stolz avait écrit à mon père toute une série de lettres pour l'empêcher de donner ma main à Charles Deburau. Elle fit mieux : elle vint à Orléans, la veille du jour où nous allions nous marier. Je fus énergique, j'annonçai à mon fiancé que s'il allait la chercher à la gare je le retirerais ma parole. Deburau n'hésita pas ; il n'alla pas à la rencontre de... Léonore, qui voulait l'emmener « dans une autre patrie ». »

Ce fut le commissaire de police qui se chargea de ramener « la Favorite » à de meilleurs sentiments. Et la noce se passa sans encombre. Nous fûmes le couple le plus heureux. J'accompagnai mon mari dans ses voyages ; je me souviens que sa première tournée était en Belgique. Il était adoré partout où il passait. Cela dura ainsi dix-sept ans. A l'Aleazar de Bordeaux, les titis du pouliailler attendaient, après le spectacle, qu'il fût démaillé et lui faisaient escorte jusqu'à la maison. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, ma joie de voir son non réapparaître sur les affiches du Vaudeville ? »

« Puis-je me permettre de vous demander, anadame, dis-je à mon interlocutrice, si c'est vous qui avez fourni des renseignements à Sacha Guity sur la vie de Gaspard Deburau ? »

« Je ne connaissais pas le jeune auteur avant cette pièce, me répond Mme Deburau. J'ai évoqué devant lui quelques souvenirs ; mais il a pris ses documents ailleurs que chez moi. J'aurais voulu rapporter à Sacha Guity, de ma maison d'Anet, en Eure-et-Loir, le beau portrait de Gaspard Deburau par Bouquet, ce portrait que Jules Janin avait laissé partir chez un brasseur et que Charles Deburau avait retrouvé dans la boutique d'un marchand de tabac, faubourg du Temple. Mais, en ce temps de guerre, le transport était difficile : Sacha Guity est allé au musée Carnavalet pour consulter la lithographie qu'en a faite Delaunoy. Quant à l'épisode des amours de Gaspard avec Marie Duplessis, la Dame aux camélias, il est charmant ; il a été délicieusement inventé, mais avec quel talent ! — par le jeune auteur. »

Mme Deburau termine en me confiant combien elle est fière de porter ce grand nom de Deburau.

Louis SCHNEIDER.

LE FAUTEUIL DU MARÉCHAL A L'ACADÉMIE

Le vainqueur de la Marne sera élu après-demain jeudi. — Il prendra
séance sous la Coupole au mois de juin prochain.

En se rendant à la séance de jeudi dernier, au cours de laquelle l'Académie allait préparer la grande élection d'après-demain 14 février, M. Frédéric Masson, qui, comme M. de Freycinet, avait voulu, à peine convalescent, prendre part, avec ses confrères, à ce premier hommage au vainqueur de la Marne, nous disait :

« C'est plus qu'un devoir... Le sentiment exprimé par l'illustre historien de Napoléon, il n'est personne à l'Académie qui ne l'éprouve. »

Aussi doit-on prévoir que le scrutin du 14 février réunira tous ceux des membres de la Compagnie que des cas de force majeure ne retiendront pas loin du palais Mazarin.

Et, s'il est permis d'annoncer que M. Raymond Poincaré, président de la République, ira voter, il est aussi permis de croire que, pour apporter leurs suffrages au maréchal candidat, MM. Anatole France et Edmond Rostand reviendront de la Touraine et de Cambô, Mgr Duchesne, de Rome.

L'Académie, qui, par suite de dix vacances, compte aujourd'hui trente membres — dont un seul, le général Lyautey, non encore reçu, n'a pas droit de vote — pourrait ainsi grouper jeudi vingt-neuf électeurs.

Mais qu'importe le chiffre ?

Le scrutin ne sera qu'une formalité, car l'unanimité des immortels a déjà installé M. le maréchal Joffre au fauteuil de Jules Clarétie.

Ce fauteuil est le trente-cinquième de l'Académie.

Il offre, avec les vingt-sixième et vingt-septième, qu'occupent MM. René Doumic et le comte d'Haussonville, la particularité d'avoir reçu le plus petit nombre de titulaires depuis la fondation de la Compagnie.

En trois siècles, ce trente-cinquième fauteuil n'a appartenu, en effet, qu'à neuf académiciens.

Ces neuf furent chronologiquement :

Le conseiller du roi Habert de Montmor, décédé le 21 janvier 1679, doyen de l'Académie, et qui avait été le dernier survivant des quarante de la fondation ;

L'abbé de Lavau, garde des livres du cabinet du roi au Louvre ;

Lefèvre de Caumartin, qui, abbé à sept ans, avait présidé, à l'âge de huit ans, en camail et en rochet, les États de Bretagne ; qui devint par la suite évêque de Vannes, et que l'Académie élit à peine âgé de vingt-six ans ;

M. de Moncrier, secrétaire des commandements du comte de Clermont, lecteur de la reine Marie Lezcinska, auteur, très chansonné, d'une Histoire des Chats qui lui

valut cette avanie : le jour de sa réception, un mauvais plaisant lâcha dans la salle un chat affolé, aux mialements duquel l'assistance fit écho ;

Le comte de Raugelaure, évêque de Sens, aumônier du roi, puis — prédécesseur du noble et vénéré cardinal Mercier — archevêque de Malines en 1802 ;

Enfin, plus près de nous, le grand Cuvier, le président Dupin, Cuvillier-Fleury et Jules Clarétie.

Elu jeudi prochain, quand M. le maréchal Joffre sera-t-il reçu sous la Coupole ?

En juin, probablement.

Le jour de la séance publique, paraîtra-t-il au pupitre du récipiendaire en tenue de maréchal de France ou sous l'habit vert ?

Sous l'habit vert, certainement, comme Napoléon Bonaparte quand il siégeait au milieu de ses confrères de l'Académie des sciences, comme le général d'Aumale, et, plus récemment, le général Langlois.

Et qui le recevra au nom de l'Académie ?

M. Jean Richepin.

La réponse de M. Jean Richepin au vainqueur de la Marne sera-t-elle en prose ou, en vers, en vers d'épopée ? Cela, c'est le secret du poète.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Soldats & S. O. R. — PIGIER, rue Ricou 53 à PARIS

ON DEMANDE deux conducteurs de camions automobiles
S'adresser à la Papeterie de la Seine, avenue

